**La fabrique des émotions dans les capitalismes : valorisation ou répression des sentiments ?**

**Adolphe Badiel**

Laboratoire Dynamiques Européennes/

Université de Strasbourg

[badieladolphe@yahoo.fr](mailto:badieladolphe@yahoo.fr)

Les émotions sont des phénomènes corporelles qui engendrent une multitudes de comportements en société. Les mobiliser à des fins sociales (identitaires, religieuses ou politiques), cela n’avait rien d’étonnant dans la vie sociale et dans les travaux qui analysent ces phénomènes dans les sciences sociales. Jusqu’à une période relativement récente, les actions individuelles et collectives pouvaient se rapporter aisément à des significations émotionnelles, culturelles ou sociales. Cependant, l’usage des émotions à des fins économiques –la production, la consommation et l’échange – est un phénomène récent qui traduit, entre autres, les transformations socioéconomiques de la modernité marquée par l’émergence des capitalismes. Si l’économie capitaliste a ses logiques particulières elle peut, toutefois, introduire une nouvelle compréhension des émotions et d’autres modes de vécus social. Les modes d’expression des émotions peuvent être influencée par ce mode de satisfaction de nos besoins. Comprendre ces mécanismes peut révéler un enjeu important sur la façon dont nous pouvons envisager les conditions d’un progrès de la société.

C’est à ce défi que veut répondre cette réflexion en se focalisant sur les ressorts émotionnels des capitalismes contemporains. En d’autres termes, comment l’économie capitaliste influence-t-elle la gestion des émotions ? Valorise-t-elle à son profit ou au contraire, pose-t-elle plusieurs obstacles à l’expression de celles-ci dans son mode opératoire ? Cette enquête veut s’inscrire dans le cadre méthodologique de la critique sociale postnormative défendue par Eva Illouz ; nous souhaitons mettre en lumière les épreuves qui entravent la réalisation individuelle et l’intégration sociale sans se laisser emporter par l’arbitraire d’une norme ou d’un idéal qui serait elle-même coercitive. Concrètement, il s’agit de « Remettre en question l’ordre des choses existant, faire en sorte que le familier cesse de l’être, explorer les processus, les significations et les pratiquent qui façonnent nos identités et notre comportement quotidien » (Illouz, 2006, p.263). Cela passe par une approche sociohistorique et comparative des conduites en sociétés. Dans notre cas, s’agissant des émotions, nous tenterons d’analyser leurs formes et leurs contenus dans les capitalismes en les mettant en perspective avec ce qui constitue leur spécificité et les modes de production antérieurs.

Pour ce faire, nous nous efforcerons, dans un premier temps, d’éclairer le contours du fait émotionnel et ce qui fait son essence sur un plan anthropologique. Ensuite, nous analyserons successivement les ressorts émotionnels, aux plans individuel et collectif, dans la production, la consommation et l’échange. Les capitalismes posent de nombreux défis et engendrent un coût humain important pour les sociétés de la modernité tardive ; cette approche veut contribuer, avec les larges études surtout réalisées dans le monde anglo-saxon et faiblement relayées dans la littérature francophone, à identifier les épreuves sociales à l’œuvre à notre temps et ainsi, les possibilités d’émancipation.

Les émotions ont été longtemps abandonnées, négativement conçues ou placées au second plan dans l’histoire de la pensée occidentale. Parfois réduites au désir, leur mise à distance était l’une des conditions de l’objectivité scientifique. Les émotions se rapportent à la sensibilité humaine. On peut les définir en reprenant les mots de la sociologue américaine Arlie R. Hochschild, pionnière dans les études contemporaines en sociologie des émotions : « Je définirais le sentiment, ou l’émotion [ici interchangés[[1]](#footnote-1)], comme un sens – au même titre que la vue ou l’ouïe. D’une manière générale, nous faisons l’expérience de ce sens quand se rejoignent des sensations corporelles, d’une part, et ce que nous voyons ou imaginons, d’autre part. » (Hochschild, 2017, p.37-38). On pourrait dire que les émotions participent à la constitution de la subjectivité et de son maintien dans la société. Ce n’est pas moins ce qu’affirme Rosa Hartmut en ces termes : « La subjectivité naît toujours dans un rapport au monde qui comprend des aspects corporels, réflexifs (ou cognitifs) et émotionnels inextricablement liés. » (Hartmut, 2018, p.125). Cependant, dans quel sens participent-elles à la constitution de celle-ci ? Comment définit-on généralement le sujet humain ?

La tradition philosophique a toujours défini l’individu comme un être qui émerge en s’épanouit dans la collectivité ; on peut dire qu’il se constitue à travers un ensemble de relations qui le façonnent et le maintien avec la communauté (Cf. Aristote). Dans ce sens, les émotions apparaissent comme constitutives de l’action humaine, dans la mesure où c’est elle qui rapproche les uns des autres et permet de se rencontrer. Elles jouent un rôle antérieur à l’action et elles se révèlent par des mécanismes très complexes qui impliquent le corps, la réalité et la cognition. Cela a été longuement démontré dans les travaux de Arlie R. Hochschild : « Comme d’autres sens –, elle [l’émotion] est un moyen grâce auquel nous prenons conscience de notre rapport au monde, et c’est pourquoi elle est cruciale à la survie en société des êtres humains. »(Ibid., p.252) Les sentiments ont ainsi pour fonction de guider l’action humaine. En tant qu’indices, elles ne peuvent être ni bonnes ou mauvaises : c’est la réalité qu’elles signalent qui peut l’être. Cela nous conduit à sortir de la vision négative des émotions qui a dominé l’histoire de la pensée occidentale. Elles orientent vers l’action et vers l’activité réflexive. De ce fait, l’imagination est également la condition d’émergence de l’émotion. Elle rassemble les fantasmes qui sont nourries par notre expérience corporelle et elle le prépare en retour pour l’action. C’est dans cette optique que la reconnaissance, par exemple, nous prépare à donner en retour.

On comprend ce qui fait la spécificité de l’émotion : sa subordination à l’imagination ou au fantasme et sa spontanéité, en raison du fait que l’imagination elle-même naît au contact avec la réalité. Elles émergent sur une imagination déjà constituée comme dans le cas du sentiment d’amour où la personne désirée est idéalisée et cela renforce l’attirance; c’est aussi le cas dans la peur où elle peut conduire à imaginer la meilleure des situations possibles pour l’évacuer. Cela présuppose également un moi stable qui permet de savoir l’état souhaité dans l’imagination et l’état actuel. Les émotions sont ainsi le pôle énergétique de l’action (Illouz, 2006, p.14). Les gérer, c’est savoir entrer en relation avec elles et préparer notre corps à l’action. Cela signifie que les individu.e.s engendrent eux-mêmes, selon les circonstances, des émotions. Cependant, leur gestion peut être influencée par les pratiques sociales qui codifient certains comportements (le deuil, la fête, etc.).

En somme, on peut dire que la vie individuelle et la vie sociale ont toujours impliqué une mobilisation des émotions : adhérer à un point de vue, un évènement, etc. En revanche, notre temps est celui de l’institutionnalisation de l’économie comme une sphère autonome avec l’économie capitaliste. Cette sphère supplante les autres pour former un ordre socio-politique propre à elle. C’est dans ce contexte que les émotions émergent dans la littérature économique dès Smith pour justifier l’éthique capitaliste. Dans la mesure où la vie sociale mobilise les émotions, la médiation du capitalisme peut introduire un autre mode de vécu dans les domaines de la production, de la consommation et de l’échange qui la structurent. Il serait intéressant de prendre place le monde de l’économie pour comprendre les mécanismes émotionnels qui sont à l’œuvre. Que se passe-t-il donc quand la gestion des émotions se déroule dans une économie valorisant le profit ? Y va-t-il une forme de valorisation ou, au contraire, une répression des émotions ? Tout compte fait quels sont les ressorts émotionnels de l’action économique ? Peut-on conclure si vite à l’égoïsme naturel d’Adam Smith ?

Le rôle des émotions dans l’activité de production a été longtemps marginalisé, d’une part, à cause de la conception occidentale négative du travail comme une forme de punition (héritée du christianisme) et, d’autre part, avec le souci de déposséder le travailleur de la connaissance du travail, ce qui a prévalu dans la revalorisation du travail et son triomphe à l’âge d’or du capitalisme dans les usines américaines – l’organisation scientifique du travail en donne une belle illustration. Pourtant, les émotions contribuent largement à l’activité de travail comme toute forme de mobilisation. Bien qu’il soit défini et réalisé de façon plurielle, suivant les groupes humains et les époques, on peut identifier des ressorts émotionnels dans toutes les formes de travail.

De façon générale, on peut dire que c’est le sentiment d’insécurité ou la peur dont l’inverse est la sécurité ou la confiance qui engendre l’activité de travail. Dans l’économie antique, la famille était la sphère de l’économie[[2]](#footnote-2) et donc le lieu d’expression des émotions classées comme primaires dans la typologie grecque ; la sphère publique était le lieu d’exercice de la vie politique et il exigeait donc d’autres émotions telles que le courage du guerrier. C’est ainsi que le travail mobilise le corps et l’imagination pour établir une rupture entre une réalité extérieure qui menace l’existence et un environnement propice à la vie. Le travail n’inscrit donc pas une rupture fondamentale avec la nature. Son intermittence témoigne également de la spontanéité des émotions. C’est ainsi qu’il contribue individuellement ou avec les autres à façonner les personnes et l’ordre des valeurs qui structurent tout groupe humain, ici la famille.

Cependant, les capitalismes se déploient à l’échelle de toute la société. Elles instituent une organisation collective du travail sous l’autorité d’un propriétaire et de gestionnaires avec des exigences d’efficacité et de rentabilité. En conséquence, il advient un vécu du travail comme une forme de discipline et cela révèle une structure émotionnelle spécifique du capitalisme. La discipline exige une mise à distance de soi pour se concentrer sur des objectifs extérieurs. Dans le cas de l’économie capitaliste, l’objectif s’avère fixer extérieurement et exige ainsi, une forme de mise à distance de ses états émotionnels pour consacrer son corps et moins son imagination. C’était la forme du travail prédominante dans le capitalisme industriel.

Les exigences de croissance et d’efficacité avec le tournant de la mondialisation à la fin du XXe siècle conduiront à l’émergence d’autres modes de production qui imposeront davantage un certain mode de gestion des émotions. Dans une production flexible et face aux revendications d’autonomie au travail, le management s’orientera vers une approche du travail basée sur les relations sociales et récemment, sur l’implication au travail. La sociologie du travail s’est davantage intéressée à cette question avec l’émergence de la souffrance au travail. On peut résumer cette transformation ainsi : « À l’âge du taylorisme, on s’était surtout efforcé d’adapter au mieux le salarié aux contraintes impliquées par son poste de travail. La période qui suivit renversa une telle logique : c’est qu’il importait désormais d’adapter le poste de travail au salarié, à ses besoins motivationnels, émotionnels, affectifs et sociaux » (Cabanas, Illouz, 2028, p.120). Cette personnalisation du travail s’accompagne d’une mobilisation des émotions pour l’adhésion à la culture d’entreprise, sous un idéal de réalisation au travail, à des fins de contrôle. Contrôler des émotions, c’est une façon de les dominer et de les refaçonner : la présence des coachs et d’autres techniques de motivation dans les lieux de travail illustre cela. On peut parler d’une répression et d’un refaçonnement des émotions au profit d’un contrôle davantage intériorisé. Dans un système hiérarchisé, il s’agit de réprimer le désir d’ascension au sein des classes populaires. Pour Eva Illouz, cela à contribuer à « neutraliser la lutte des classes en la dissolvant dans le langage des émotions et de la personnalité » (Illouz, 2006, p.40).

En outre, le monde du travail contemporain se caractérise en majorité par des métiers du savoir et des services. L’absence de contact avec la réalité d’une part, et d’autre part, le travail de contact avec la personne, éveillent le soupçon d’un malaise.  L’absence de réel – au sens de l’ouvrier dans la fabrique – qui caractérise le monde du travail contemporain pose le problème des ressorts de la mise au travail ancré dans un vide émotionnel. Les personnels des services sont davantage concernés par la mobilisation massive et la manipulation d’une palette d’émotions pour créer un environnement émotionnel dans l’espace public. Le travail émotionnel, au sens de Hochschild, désigne ce mode de gestion émotionnelle qui accompagne le capitalisme postindustriel (Hochschild, 2017, p.27). Bien que concernant davantage les personnels des services, la sociologue reconnaît que de nombreuses personnes travaillant y sont confrontées de plus en plus. Il y a, d’une part, une mise à distance de ses émotions et d’autre part, une transmutation qui consiste à adhérer à des émotions pour produire une situation.

En somme, le monde du travail des capitalismes réprime les émotions mais il maintient l’engagement en façonnant ses émotions propres et en étendant la peur du chômage. Le concept de compétence émotionnelle en vogue dans le management traduit davantage cet état de fait. Il se résume à l’art de tirer profit de ses émotions, ce qui suppose une mise à distance envers celles-ci pour les traiter comme des objets. Ce détour nous permet également de mettre au jour la crise du droit du travail, fondé sur la séparation fictive entre le sujet et sa force de travail. Toutefois, il serait réducteur de ne voir qu’un effet de domination ; cela serait contraire à la logique des émotions comme façonnant la subjectivité. Si cette gestion émotionnelle marche, c’est parce qu’elle s’accommode à d’autres significations individuelles et collectives qui peuvent nous révéler davantage d’autres lieux de gestion des émotions dans la sphère économique.

Dans le domaine de la consommation également, on peut trouver des fondements émotionnels à l’acte de satisfaire des besoins. L’envie peut-être l’une des émotions qui conduisent à alimenter le corps. Elle s’origine dans une relation avec au corps. De façon générale, notre activité biologique de consommation est suscitée par le désir de se conserver, qui est l’expression d’un amour de soi. Tout comme celui qui refuse de s’alimenter imagine un autre état, celui qui s’y consacre nourrit une attente envers son corps. L’imagination accompagne cette activité : l’art culinaire et les arts de la table prennent sûrement leur origine autour de cette émotion. Il n’y pas à proprement parler une séparation des moments et espaces où les activités se déroulent.

Avec l’avènement de l’économie capitaliste, à la suite de l’invention du travail comme une discipline, la consommation a émergé comme une fonction autonome qui s’exerce par l’usage de la monnaie. Il y a encore un tournant anthropologique inédit. La consommation est déterminée par la possession de la monnaie. Dans l’acception de l’économie orthodoxe, la monnaie est neutre. Et de ce fait, elle ne peut susciter aucune émotion, au moins, quand on la possède. En réalité, c’est tout à fait le contraire ; elle suscite une relation à la marchandise qui crée l’émotion. En effet, le désir de consommation moderne est profondément enraciné dans une relation de possession de la monnaie et non pas dans une relation corporelle. C’est une transmutation anthropologique spécifique qui est soulignée chez Marx : « L’argent est l’entremetteur entre le besoin et l’objet, entre la vie et le moyen de vivre de l’homme » (Marx, *Manu,* p.194). Puis il ironisait en affirmant que l’irlandais ne sait que manger des pâtes. Et pour le pire, celui qui possède une quantité d’argent n’a pas de limite dans sa consommation. Dans la perspective d’une sociologie des émotions, on peut en déduire une répression des émotions pour une valorisation de la marchandise. Ainsi, la consommation devient un lieu d’expression de l’individualité. Ce n’est pas anodin si la publicité est l’élément qui a beaucoup accompagné la société de consommation avec son allié, la psychologie.

Aujourd’hui, l’argent mobilise davantage les individus vers la quête d’émotions. Comme on peut le lire chez Illouz et Cabanas, « (…) ce qui meut aujourd’hui le consommateur, ce qui le pousse à consommer toujours plus, c’est moins le désir de s’élever socialement que celui de se gouverner efficacement, c’est-à-dire de réguler sa vie émotionnelle » (Cabanas, Illouz, *Ibid.*, p.167).La consommation d’émotions est le symbole d’une distance avec le corps et avec les autres. Les émotions étant essentielles pour la définition du sujet, elles deviennent ainsi une marchandise qui se coproduit en relation avec elle (de principe, nous participons à la gestion des émotions en les produisant). La spontanéité cède le pas ici à la disponibilité qui contredit l’essence de l’émotion. C’est cette disposition qui explique le succès de l’industrie culturelle.

En somme, avec l’institutionnalisation de la consommation, le capitalisme façonne son sujet en lui permettant de ressentir, par la possession de l’argent, des émotions qu’il attache à la marchandise. Les propriétés de la marchandise contribuent ainsi à la gestion individuelle des émotions et en éloignant celles-ci de leur ancrage corporelle et imaginative originelle. Cette institutionnalisation détruit le désir humain qui s’attache intrinsèquement à l’imagination (Graeber, 2014). À ce stade, il paraît évident qu’il y a une logique de domination qui sous-tend la gestion des émotions dans le capitalisme. Mais la gestion des émotions implique aussi une codification sociale qui peut contribuer, pour le meilleur ou pour le pire, à cette tâche. Nous pouvons enquêter les modes d’échanges institués pour comprendre les logiques profondes de cette engrenage émotionnel. Comment les individus parviennent-ils à exprimer, avec les autres, leurs émotions et à envisager des formes d’actions pour répondre aux attentes des autres ?

Les communautés humaines se sont présentées comme un ensemble fondé sur la dépendance mutuelle. C’est cette dépendance qui conduit à l’interaction en suscitant l’adhésion aux d’émotions des autres et des formes d’actions collectives variées (le conflit, le don, etc.). Pour ce qui concerne les relations économiques, donc l’échange, il y a plusieurs formes d’actions qui se rencontrent dans de nombreuses culture : le don, le commerce, etc. De façon générale, l’échange suppose la capacité à compatir avec autrui, à identifier ses besoins. Le don, par exemple, procède de la reconnaissance qui est une émotion qui dispose le bénéficiaire à donner en retour. Dans l’ensemble, tout cela reste soumis à la spontanéité et à la réciprocité : la reconnaissance vient naturellement, sans effort, sans que l’on y pense (Hochschild, 2017, p.98). Différents types d’échanges sont toujours expérimentés par les communautés humaines. Si nous rencontrons ces formes d’actions au quotidien, il n’en demeure qu’elles sont beaucoup influencées par le jeu dominant de l’économie.

Les capitalismes se caractérisent surtout par une obligation de prendre part au marché; la circulation de la marchandise augmente ainsi le taux de profit susceptible d’être réalisé. Par exemple, il faut vendre sa force de travail pour acheter un autre bien, etc. Cette forme d’échange conduit à établir une équivalence entre les objets. La mise en équivalence des objets ou services nécessite une mise à distance de soi avec tout ce qui peut paraître qualitatif. L’échange procède également d’émotions. Dans l’économie de marché, les transactions sont impartiales : on peut dire ici qu’elles ne réclament aucune forme d’émotion. La production et la consommation des émotions sont rendues possibles par cette structure. Comme l’a montré Arlie R. Hochschild, l’hôtesse de l’air, par exemple, doit mettre ses émotions à distance pour le confort du voyageur moyennant un salaire. La définition de la monnaie contribue à cet état de fait. Cela révèle les ambivalences de la monnaie moderne, à la fois porteuse de significations et source de violence.

En somme, l’échange dans l’éthique capitaliste réprime les émotions par la violence de la monnaie.

En définitive, les émotions ont toujours accompagné la formation de la personne et le développement des sociétés en rendant possible les interactions sociales et l’activité économique en tant que forme d’action humaine. Fondamentalement, elles ne sont ni négatives ni positives ; elles permettent de passer d’un état de relation avec la réalité à un autre. Elles interviennent dans les actions économiques. Suivant la morale économique, elles connaissent une inflexion pour diriger l’action. Si elles ont été reléguées à plusieurs sphères avant la période moderne, la dissonance émotionnelle du sujet moderne, en quête d’authenticité, révèle un autre état de fait.

Il y a un grand paradoxe dans la mobilisation des émotions dans la vie moderne : leur répression dans la violence structurelle des capitalismes et leur célébration à des fins de refaçonnement et contrôle intériorisé. Les émotions sont désormais des phénomènes cognitifs qui doivent être profitables. Il en résulte le phénomène de corrosion du caractère dont traitait Ricard Sennett ; si les émotions se meuvent autour d’un moi stable qui est la référence entre les états émotionnels, ce moi stable n’existe quasiment plus dans une économie politique du risque. Si les émotions ne sont pas seulement le signe de ce que nous attendions (ou voulons) mais aussi de ce qui est en train de se dérouler (Hochschild, *Ibid.,* p.254). Les sentiments du capitalisme nous éloignent de nos corps et de la réalité autour de nous. La psychologie a beaucoup contribué à éloigner de nos corps et de ce qu’ils peuvent nous apprendre sur nous-mêmes (Federici, 2018, p.108). Le critique marxiste parlerait sans ambages d’une perte du monde (Fischbach, 2009) pour désigner l’état de la subjectivité moderne. En effaçant le moi, le capitalisme dispose d’une marge de manœuvre bien plus large. Comme conclusion, on note aussi que les classes dominées sont celles qui sont réprimées dans l’expression de leurs émotions.

Cet état de fait induit à un sens nouveau de l’engagement mais pose la question des conditions de la possibilité de la vie en société : l’instrumentalisation des émotions conduit à un doute généralisé qui paralyse toute tentative d’instauration d’une relation sociale durable. L’ordre libéral engendre un monde teinté de concurrence sociale, d’homogénéisation des personnes dans le marché et de fragilité humaine inédite. Il importe ainsi de reconcevoir les conditions d’un nouveau regard sur le monde et sur l’individu et pour une sociologie des émotions, cela ne peut que consister qu’à replacer la réalité au centre des préoccupations, se réapproprier de l’espace comme condition d’émergence de la subjectivité et du social. Les historiens de l’économie ne cessent de rappeler que les enclosures furent l’évènement déclencheur du capitalisme. De ce fait, les défis nouveaux vers lesquels doit s’orienter la sociologie, ce sont les modalités de réappropriation de l’espace. Renouer avec l’espace, c’est renouer avec nos émotions, fondements de tout changement individuel et social.

**Bibliographie**

CABANAS Edgar, ILLOUZ Eva, 2018, *Happycratie. Comment l’industrie du bonheur a pris contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle.

FEDERICI Silvia, 2020, *Par-delà les frontières du corps,* Paris, Éditions Divergences.

FISCHBACH Franck, 2009, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin.

GRAEBER David, 2014, *Des fins du capitalisme. Possibilités I – Hiérarchie, rébellion, désir*, Paris, Payot et Rivages.

HARTMUT Rosa, 2018, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte.

HOCHSCHILD A. Russel, 2017, *Le prix des sentiments. Au cœur du travail émotionnel*, Paris, La Découverte.

ILLOUZ Eva (dir.), 2019, *Les marchandises émotionnelles. L’authenticité au temps du capitalisme*, Préface d’Axel Honneth, Paris, Premier Parallèle.

ILLOUZ Eva, 2006, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil.

MARX Karl, 2007, *Manuscrits économico-philosophiques de 1844*, Paris, Vrin.

MERCURE Daniel, BOURDAGES-SYLVAIN Marie-Pierre (dir.), 2017, *Travail et subjectivité. Perspectives critiques*, Paris et Québec, Herman et PUL.

WOOD Ellen M., 2019, *L’origine du capitalisme. Une étude approfondie*, Montréal, Lux Éditeur.

ZELIZER A. Viviana, 2005, *La signification sociale de l’argent*, Paris, Seuil.

1. Nous garderons cette interchangeabilité des deux termes tout au long de notre développement. [↑](#footnote-ref-1)
2. On peut se référer au classique d’Aristote, 1968, *Économiques*, Paris, Les Belles Lettres. [↑](#footnote-ref-2)